resté quelque temps près du port et s'être réuni avec quelques amis, qui avaient eu, comme lui, la chance d'échapper au désastre, s'achemina vers une maison de campagne placée sur les collines qui entourent Messine.

Il traversa, de la sorte, une contrée entièrement ravagée, couverte de débris de maisons et battue par une des bandes de gens affolés qui couraient à droite et à gauche comme des fous.

Vers le soir, du site élevé où le professeur s'était réfugié avec sa famille et ses amis, on voyait ce qui restait de la ville flamber comme un bûcher.

A un moment, les flammes de plusieurs projecteurs électriques, venant de la mer, les firent bondir de joie. Ils crurent à l'arrivée d'une escadre italienne. Malheureusement, ce n'étaient que les ferry-boats venant de la côte calabraise.

LA FAMINE

Le lendemain, la famine se déclara. Des bandes affamées se ruèrent sur la ville, armées de couteaux et de fusils, pour s'emparer des quelques vivres qui restaient.

Le professeur et ses amis durent chercher des armes pour défendre les quelques provisions qu'ils avaient. Ils durent leur salut au voisinage du consul allemand, qui les fit recueillir par le «Therapia».

Au moment de s'embarquer, des groupes de gens du peuple, couteau en main, voulaient les en empêcher en criant : « Tout le monde ou personne ! »

Le professeur reconnut un des plus enragés, l'appela par son nom et lui dit :

— Mon ami, il faut nous laisser partir. Il y a des femmes avec nous.

L'homme lui embrassa la main et dit :

— Partez !

Naturellement, depuis deux jours, on a encore apporté plus de secours.

De Reggio, il ne reste pas une maison

Rome, 31 décembre. — Au moment du désastre se trouvaient dans le port de Messine quatre torpilleurs qui ont disparu. Les recherches faites n'ont donné aucun résultat.

Le préfet de Reggio, M. Orsi, est arrivé, aujourd'hui, à Catanzaro, et a annoncé la ruine complète de Reggio.

La caserne contenait 2,000 soldats, qui ont péri, du premier jusqu'au dernier. Pas une maison n'est restée debout.

Au collège, où habitaient 300 enfants, un incendie s'est déclaré, et les pauvres petits moururent tous dans cet *immense bûcher.*

La force publique et les agents de police ont disparu. La ville n'existe plus.

Les recherches sous les décombres

Rome, 31 décembre. — Les troupes sont arrivées à Reggio et ont aussitôt formé un cordon autour de la ville. Une foule silencieuse et en larmes se presse autour des soldats pour avoir des nouvelles ; malheureusement, à cause du temps affreux qu'il fait, les travaux de sauvetage avancent lentement.

On dit qu'à Messine les survivants, bien qu'affamés et souffrants, se sont mis fiévreusement à la recherche des cadavres des leurs. Toutes les maisons sont fouillées, mais les ouvriers manquent ainsi que les outils nécessaires. On prévoit qu'un mois se passera avant que tous les cadavres aient été découverts.

Sur les ruines de Reggio

Milan, 31 décembre. — *De Catanzaro*, on annonce que la ville de Reggio est submergée. Quelques soldats et habitants errent comme des fous parmi les ruines. Le général Marazzi, commandant la division, organise *rapidement les secours. Quatre mille* rations par jour seront distribuées dans ce pays, dépourvu de tout le nécessaire.

Après le tremblement de terre, la faim : après la faim, peut-être l'épidémie achèvera *l'œuvre terrible de la nature.*

Un bataillon de soldats a reçu l'ordre d'arriver à Reggio malgré tout. Jusqu'à présent il est encore en route, avançant péniblement par suite des obstacles formidables accumulés *par le cataclysme*. La surface du pays est complètement modifiée. Les collines se sont aplaties dans les vallées ; de nouvelles montagnes ont surgi comme par miracle. Tout est à refaire, même la carte topographique.

L'aspect du pays

Reggio-de-Calabre, 31 décembre. — Le long du chemin de fer, on travaille à rétablir les communications télégraphiques. Des villages de la commune de Pellaro, il ne reste plus qu'un amas de *pierres*. Des centaines de morts restent sans sépulture.

En allant à la marine, on passe au milieu des cadavres placés dans des positions et ayant des expressions effrayantes : les corps *sont écrasés, les visages défigurés* ; le spectacle est horrible. Des équipes de soldats travaillent avec un dévouement incroyable. Un médecin soigne les blessés. Malheureusement les objets les plus indispensables manquent et les soins du médecin ne suffisent pas.

Les survivants terrorisés, souffrant de la faim crient et demandent de l'aide.

Le village de San-Gregorio est détruit. Il *y a une centaine de morts*, presque tous ensevelis.

Il y a aussi de très nombreux blessés ayant besoin de secours.

A Sbarre-Superiore, près de Reggio, les *maisons sont* écroulées ou menacent *ruine.*

Les survivants entourent les passants criant : « Nous avons faim. Secourez-nous ! »

Des centaines de morts se trouvent sur le sol attendant l'inhumation.

On remarque que de fortes exhalaisons cadavériques se dégagent.

Le village de Misitano *est détruit.*

Une équipe de secours de Catanzaro, comprenant 150 volontaires est aussi arrivée à Reggio.

Les sauveteurs doivent se garder des *chiens affamés et enragés.*

Hier, deux secousses ont produit parmi les survivants une grande panique.

De Lazzaro à Reggio on rencontre de nombreux groupes de survivants allant à Laz*zaro où les communications commencent* à se rétablir.

Le village de Bocale a été détruit.

Dans le voisinage de la mer, les ruines sont plus grandes.

Le pont de la Fiumarella, près de Pellaro, a été enlevé par la mer et emporté très loin avec la ligne de chemin de fer.

On voit au delà de la mer surgir sur Messine cinq énormes colonnes de fumée qui *obscurcissent l'atmosphère.*

A PALMI

Le correspondant du « Daily Telegraph » fait l'émouvant récit suivant de son arrivée à Palmi

J'ai atteint la ville de Palmi en marchant durant une demi-heure sur la voie ferrée privée de ses rails. Aucune maison n'a été respectée ; les rues sont encombrées de *ruines*. Cette ville, autrefois les délices des artistes, n'existe plus.

500 cadavres ont déjà été ensevelis ; 300 autres attendent la sépulture.

Dès que je parus, les malheureux habi*tants s'assemblèrent autour de moi*, demandant assistance ; ils ont faim, ils ont soif et ils n'ont pas d'abri.

Ce matin, une charrette, chargée de pain destiné aux soldats employés au déblaie*ment, a été pillée par la foule affamée* ; les soldats l'ont laissé faire.

Le bureau de télégraphe d'où je vous télégraphie est vraiment étrange ; la bâtisse de l'administration des postes a été détruite ; les deux employés ont installé leurs instruments dans une hutte faite de branches d'arbres.

Bagnara, situé à 10 kilomètres d'ici a été entièrement détruite.

Les nouvelles arrivant de Reggio confirment l'énormité du désastre ; tous les bas quartiers de la ville ont été balayés.

L'ODYSSÉE de deux mille rescapés

Milan, 31 décembre. — On télégraphie de Monte-Leone qu'après le tremblement de terre il fallut attendre la pointe du jour pour juger de l'étendue du désastre. On vit alors qu'une grande partie de la ville de Messine était couverte par la mer. On chercha tout de suite quelques navires pour arriver aux côtes de Calabre, mais en vain.

Les dépôts de pétrole étaient incendiés, la caserne presque détruite ; le dôme de Messine et la magnifique église Medievale *n'étaient plus qu'un amas de ruines. Les* jetées du port, avec leur magnifique promenade, étaient emportées par les flots.

Des fuyards purent arriver en barque jusqu'en Calabre, après des efforts surhumains. *On dit que, arrivés au sommet des* collines qui surmontent Reggio, ils se retournèrent pour jeter un dernier regard sur la ville en flammes.

Les fuyards, ne trouvant plus de chemin de fer ni d'autres moyens de communication, parcoururent à pied la route provinviale jusqu'à Palmi, où ils arrivèrent exténués, sous la pluie, après dix heures de marche. Ils étaient 2.000 en partant ; ils arrivèrent au nombre de 500, qui ressemblaient plutôt à des spectres qu'à des hommes.

Les Secours

LE DUC D'AOSTE DIRIGE le SAUVETAGE

De plusieurs ports de l'Italie partent des navires de guerre et marchands, portant des secours, des provisions, des vêtements et des matériaux de tout genre. L'élan de la charité publique est admirable. Les municipalités, *les banques les associations et les* citoyens participent aux souscriptions.

M. Giolitti, avec les ministres, reste en permanence au ministère de l'intérieur, organisant personnellement toutes les mesures *pour faire face à l'immense désastre*. Les ministeres de la guerre, de la marine et des travaux publics ont travaillé nuit et jour pour organiser les services de secours.

Les manifestations de deuil continuent dans l'Italie entière avec un élan de fraternité émouvant.

Dès que le Parlement sera réuni, on lui demandera de voter des impôts *extraordinaires* pour une durée de cinq années, ainsi qu'une majoration des tarifs des chemins de fer. D'autre part, comme sous le gouvernement des Bourbons, les régions éprouvées par les tremblements de terre seront, pour une longue période, exemptées d'impôts. De plusieurs côtés on a proposé également un emprunt national à 2 %.

Le duc d'Aoste est arivé en Calabre. C'est lui qui a pris la direction du sauvetage.

Les cuirassés anglais se sont répartis le long de la côte sicilienne, où malgré la mer mauvaise, ils secourent les villages environnants.

Le secours arrivent nombreux.

Les grands transatlantiques italiens «Campanie » et « Taormina », qui peuvent contenir 3,000 passagers, viennent d'être équipés comme navires hôpitaux. Nombre d'autres grands paquebots viennent de partir de Palerme, de Gênes, de Naples, pour recueillir le reste de la population de Messine et des villes de Calabre.

Le navire russe « Makharof » a sauvé de Messine trois cents personnes et les a ramenées à Naples; la duchesse d'Aoste est allée à bord remercier l'équipage.

Le capitaine a déclaré que pendant toute la journée ses hommes avaient déterré des malheureux dont beaucoup, étaient horriblement mutilés.

Le débarquement des blessés a *profondément* ému les assistants; la duchesse d'Aoste n'a pu retenir ses larmes.

Les paquebots mobilisés par le gouvernement italien débarquent sans interruption les malheureux échappés au *cataclysme*. La municipalité de Naples se préoccupe de savoir où elle hébergera les milliers de person nes dont l'arrivée est annoncée.

Il faut employer la force pour faire entrer les blessés dans les hôpitaux de Palerme; ils sont affolés et croient que toutes les maisons vont s'écrouler.

La municipalité de Naples a fait un appel aux habitants pour donner des locaux et les moyens de transports aux blessés qu'on évalue à 50,000 environ.

Les blessés trouvent asile dans les maisons des particuliers et dans des palais princiers."

— L'empereur d'Autriche a fait don de 50,000 francs pour les victimes de la catastrophe.

— A Londres, la souscription du lord-maire dépasse deux mille livres sterling. La banque Baring frères s'inscrit pour 1.000 livres et plusieurs grandes maisons chacune pour 100 guinées.

— *La* Société de la CroixRouge américaine a voté un secours de 250,000 francs qu'elle enverra demain à la CroixRouge italienne

— A la rentrée du Parlement canadien, des crédits seront votés pour les victimes. La *colonie italienne d'Ottawa* a ouvert une souscription.

— A Sydney et à Melbourne, en Australie, des souscriptions ont été ouvertes en faveur des victimes.

— *L'impératrice* a assumé le protectorat du comité allemand de secours pour la Sicile et le prince de Bulow en a accepté la présidence d'honneur. Ce comité a organisé une souscription qui a réuni hier 60.000 marks. *Les fonds recueillis sont mis au fur et à mesure* à la disposition des autorités italiennes.

A Syracuse

UNE SECOUSSE JETTE LA PANIQUE. — UNE PROCESSION MONSTRE

Rome, 31 décembre. — Les secousses continuent en Sicile. Ce matin, à cinq heures et demie, Syracuse tout entière a été ébranlée par une violente secousse, qui a duré près *de trente secondes. La population, prise de* panique, s'est répandue dans les rues et sur les places publiques, poussant des cris de terreur. Heureusement, il n'y a pas eu de victimes.

On a organisé immédiatement une procession, et 20.000 personnes ont suivi la statue de sainte Lucie, la patronne de Syracuse, portée à travers les rues de la ville.

On raconte un épisode singulièrement tou*chant : A Oppido-Mamertina*, près de Messine, une famille fut surprise dans le sommeil par la catastrophe. Le père, la mère, les autres enfants s'enfuirent en toute hâte, à moitié nus ; seule, une jeune fille refusa de sortir avant de s'être vêtue ; mais, peu après, la maison s'effondrait, et la jeune fille y trouva la mort, victime de sa pudeur.

Les passagers de "l'Orénoque" ont vu la catastrophe

Marseille, 31 décembre. — Le paquebot « Orénoque », des Messageries maritimes, courrier d'Alexandrie, est arrivé aujourd'hui.

Le capitaine et plusieurs officiers de ce paquebot disent que, dans la nuit du 28 au 29, vers trois heures du matin, l' « Orénoque », se trouvant à 30 milles environ de Messine, a ressenti plusieurs secousses formidables. Les passagers, effarés, croyant à un échouement ou à un abordage, sont montés rapidement sur le pont. Le moment de panique passé, le navire a continué sa route et s'est rapproché à environ 200 mètres du rivage de Messine, où un spectacle indescriptible et terrifiant s'est offert aux regards de l'équipage et des pas*sagers épouvantés.*

Messine était en flammes et une grande partie de la ville était complètement détruite. Le phare de Messine avait totalement disparu dans les flots, et plus de 300 *barques allaient à la dérive.*

L' « Orénoque » a dû poursuivre sa route.

On craint une épidémie

Messine, 31 décembre. — Messine n'est plus qu'un immense brasier. La troupe commence à arriver sur place et le déblayement se poursuit avec une incomparable énergie.

Un grand nombre de personnes vivantes sont encore sous les décombres. On entend sortir des gémissements et des appels désespérés.

Toute la garnison a été décimée. Dix hommes seulement ont été sauvés. L'un d'eux, atteint de folie, a parcouru à pied 90 kilomètres. Il est arrivé ainsi jusqu'à Acireale.

Les hôpitaux se sont écroulés, ensevelissant les malades.

On craint que le déblayement n'aille pas assez vite pour empêcher une épidémie. On prend de grandes précautions à ce sujet. L'eau manque ; toutes les conduites ont été rompues. L'obscurité dans les rues est complète.

Une souscription nationale EN FRANCE

LA DECISION DU CONSEIL DES MINISTRES

Paris, 31 décembre. — Les ministres et sous-secrétaires d'Etat se sont réunis à 6 heures à l'Elysée, sous la présidence de M. Fallières.

Le Conseil des ministres a décidé qu'il y avait lieu d'ouvrir une souscription nationale pour venir en aide aux victimes des désastres de Sicile et de Calabre. Le Gouvernement demandera à toute la Presse d'ouvrir des listes de souscription dans ses colonnes et de constituer un Comité pour recueillir les sommes obtenues qui seront versées à la Banque de France.

La Banque recevra de son côté toutes les *sommes* qui seront remises à ses succursales ou dans les bureaux de Comptables des Deniers publics : Trésoriers-généraux ou percepteurs.

Le gouverneur avec l'attaché du Conseil de *Régence* suivront les recettes des fonds qu'ils feront tenir au gouvernement italien.

Le Président de la République souscrit pour 25.000 francs et le Conseil des Ministres pour 12.000 francs.

Pour les victimes d'Italie

Nous avons reçu dans la soirée, la lettre suivante, que nous insérons très volontiers.

Nos concitoyens peuvent compter que le « Réveil » secondera de tous ses efforts le généreux mouvement de solidarité humaine dont ils sont les promoteurs.

Monsieur le rédacteur en chef,

Les nouvelles stupéfiantes qui nous parviennent de Sicile, provoquent un sentiment unanime de profonde commisération et d'indicible pitié pour les malheureuses victimes d'un désastre qui dépasse en horreur tout ce qu'on eût pu imaginer.

Le cœur se serre et se brise à la vision de cette merveilleuse région, hier encore la parure et l'orgueil de l'Europe, brusquement transformée en une terre de désolation et de mort, où des milliers de victimes séparées du reste du monde errent à la lueur sinistre des incendies, dans une atmosphère asphyxiante, au milieu des cadavres en putréfaction de leurs parents et de leurs amis, parmi les ruines de leurs cités effondrées, en butte aux violences de forçats échappés des *prisons*, sous le coup des plus terribles menaces.

Il n'est personne qui puisse rester insensible à de pareilles infortunes, personne qui, en ayant le moyen, n'ait le désir d'apporter son obole pour venir en aide à ces malheureux et pour panser leurs blessures.

Mais nulle part en France ce sentiment de solidarité émue qui nous porte à voler au secours de nos frères de race latine ne doit s'accuser aussi spontanément, aussi rapidement que dans la région du Nord, où, tout récemment encore, dans un désastre similaire, nous avons vu l'Europe entière nous tendre une main si secourable et si généreuse.

Il faut aller vite, car là-bas des milliers de malheureux sans asile, sans ressources, errent à l'aventure sur un sol profondément crevassé, au milieu de précipices improvisés, transis de froid, mourant de peur et d'émotion, sans vivres, sans vêtements, *en proie à toutes les privations*, à toutes les appréhensions, à toutes les tristesses.

Il ne suffit pas de gémir sur ces infortunes, il faut les soulager, il faut venir en aide, non pas demain, mais dès aujourd'hui à ces désespérés.

Nous sommes prêts, avec quelques-uns de nos amis et avec le secours de vos conseils si autorisés et si compétents, à organiser une souscription qui permette d'envoyer immédiatement quelque argent à nos frères en détresse et nous ve*nons vous demander*, à cet effet, l'appui bienveillant et le précieux concours de votre journal.

Dans l'espoir d'une bonne et prompte réponse, nous vous prions, M. le *rédacteur en chef*, d'agréer l'expression de notre reconnaissance anticipée et de nos sentiments les plus cordialement dévoués.

Edmond Ory, Charles Delesalle, Bigo-Danel, Auguste Bonte, Gustave Scrive, Edouard Agache, Alfred Descamps, Eugène Crépy, Théodore Barrois, Edmond Faucheur, comte Alfred de Montigny, Henri Decroix, Verley-Bigo, docteur Calmette, docteur Duret, Eugène Duthoit, Eugène Vaillant. *Paul Le Blan.*

Le futur héritier du trône de Hollande

La Haye, 31 décembre. — Le « Journal Officiel » publie un décret royal portant que le nom d'Orange-Nassau sera conservé à la progéniture de la reine et que la progéniture de la reine portera les noms de prince ou princesse d'Orange-Nassau, duc ou duchesse de Mecklembourg.

UN ATTENTAT CONTRE M. CLÉMENCEAU

Un Corse, plaideur malheureux, tire pour se venger deux coups de revolver dans le cabinet de M. Clémenceau. - Le Président du Conseil n'est pas blessé.

Paris, 31 décembre. — Hier soir, vers 5 heures, tandis que M. Clémenceau travaillait dans son bureau du ministère de l'Intérieur, un individu a tiré sur les fenêtres du cabinet du Président du Conseil, cinq coups de revolver. *Tranquillement cet individu était* entré dans la cour du ministère par la grande grille de la place Beauveau, avait poursuivi *sa marche au milieu de la neige durcie par* la gelée, jusqu'aux fenêtres qui éclairent, à gauche les salons d'attente, à droite le cabinet de M. Winter et au milieu, celui du *Président du Conseil.*

M. CLEMENCEAU

C'est devant l'une de celles-ci, la première à gauche, que s'arrêta cet homme. Il sortit un revolver de sa poche et tira deux coups sur les glaces de la croisée.

L'huissier Morancey et l'agent de la sûreté Touriac, de service dans la salle d'attente du sous-secrétaire d'Etat, se précipitèrent sur cet individu qui tirait encore trois coups en l'air puis menaçait l'agent Touriac qui accourait vers lui Mais devant l'attitude résolue de ce dernier, il jeta son arme en s'écriant : « Vive la justice ! A bas les despotes ! »

Le sang-froid de M. Clémenceau

M. Clémenceau, ouvrant l'une des fenêtres leur cria : « Surtout ne lui faites pas de mal, c'est un fou ».

Immédiatement conduit auprès de M. Hennion, directeur de la Sûreté générale, Antoine Benedetti fut, après un bref interrogatoire, conduit au commissariat de M. Daltroff.

De ses premières déclarations, il résulterait que l'auteur de cet attentat, se nomme Antoine Benedetti, né en 1861, marié, père de 3 enfants.

Il dit être ancien agréé au tribunal de Commerce d'Ajaccio.

Il a donné de son acte le motif suivant : Une autorisation de loterie à lui accordée lorsque M. Etienne était ministre de l'Intérieur, lui *ayant été retirée* par M. Clémenceau, il en avait appelé au Conseil d'Etat pour abus de pouvoir.

Le procès étant pendant depuis plus de seize mois, Benedetti aurait simplement voulu attirer l'attention sur lui et obtenir justice.

Pendant les premières minutes on crut au Ministère de l'Intérieur que les cinq coups avaient été tirés en l'air et M. Winter, recevant certains confrères leur donna même des renseignements dans ce sens.

Mais lorsque M. Clémenceau eut quitté son bureau pour se rendre au Conseil des ministres, on alla rechercher la place exacte ou s'était produit l'attentat et on constata que la glace droite de la croisée était très violemment étoilée et que celle de gauche *portait un large trou dans sa partie supérieure*, près de la traverse.

A 7 h. 20, M. Chènebenoist, désigné par le parquet pour suivre cette affaire, arrivait au ministère de l'Intérieur.

Il voulut aussitôt interroger M. Clémenceau mais celui-ci déclara que c'était bien inutile.

Le juge d'instruction se livra alors aux constatations matérielles.

On rechercha les balles : une seule fut retrouvée.

Hier & Aujourd'hui

POUR LES NOIRS

Le Congrès extraordinaire du Parti Ouvrier Socialiste Belge, spécialement convoqué pour *trancher la question du Congo et le « cas »* Vandervelde, a confirmé les décisions de la section bruxelloise du Parti. Nous les avons rapportées ; ainsi se trouve définitivement écarté tout danger de scission.

Le Congrès a voté, à une *énorme majorité*, un ordre du jour Anseele-Vandervelde-Destrée, rappelant l'ordre du jour du Congrès international de Stuttgart et affirmant le devoir étroit et pressant, pour tous les socialistes, de défendre les indigènes contre le capitalisme exploiteur.

Nous le demandons au bourgeois le plus timoré, est-il un autre vocable pour caractériser l'administration personnelle du roi Léopold II, qui a fait du Congo belge, dont il était propriétaire, une terre d'horreur, un immense bagne, où les nègres produisaient du caoutchouc sous le bâton. Les cris d'indignation des nations ont contraint ce roi-négociant à mettre fin à son indigne trafic, après avoir fait suer aux indigènes les millions que vieux-marcheur il gaspillait sans compter avec les plus vulgaires courtisanes.

Vandervelde s'était, au Parlement de Bruxelles, prononcé pour l'annexion du Congo léopoldien à la Belgique : de là le conflit avec son parti. Aujourd'hui qu'est refaite l'union, *seul le devoir reste d'empêcher* que sous l'administration nationale, puissent se perpétuer les abominations royales. Le Parti Ouvrier Belge n'y faillira pas.

Notre confrère Lucien-Victor Meunier, rappelle *à ce propos dans le journal « La France »* de Bordeaux, un ordre du jour voté à Lyon en juin dernier, par le Congrès national de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen. Le Congrès déclara : « que les droits de l'homme existent pour tous les hommes, pour les noirs comme pour les blancs et que les fils de la grande Révolution qui a aboli l'esclavage, ne pouvaient, eux, libres citoyens, avoir au dessous d'eux, des serfs, des sujets, des esclaves ». Cet ordre du jour clôturait une longue discussion sur la question de Madagascar, analogue, hélas ! sous plus d'un rapport à la question du Congo.

Le citoyen Van Kohl, à Amsterdam, à Stuttgart, soutenait énergiquement, contre les adversaires de *toute colonisation, le droit* pour les peuples industriels et commerçants, de *mettre en valeur les richesses naturelles* de pays qui demeureraient improductifs ; mais il protestait avec une suprême énergie, lui vieux colonial, contre le droit à l'exploitation des indigènes.

Les *partis socialistes du monde* sont pénétrés de la pensée qu'il faut aider les indigènes à s'affranchir de toutes les servitudes et à se hausser jusqu'à la dignité de citoyens libres.

G. DESMONS.

Loterie de l'Œuvre Antituberculeuse de la Loire-Inférieure

LES NUMEROS GAGNANTS

Nantes, 31 décembre. — On a procédé ce matin, à Nantes, au tirage de la loterie de l'Œuvre des Antituberculeux de la Loire-*Inférieure.*

Le numéro 1.158.166 gagne 100.000 francs.

Le numéro 354.205 gagne 25.000 francs.

Le numéro 552.563 gagne 10.000 francs.

Le numéro 522.890 gagne 5.000 francs.

Les numéros suivants gagnent chacun 1.000 francs .

596308 — 539161 — 177841 — 431390 — 509746
20104 — 650419 — 649008 — 870579 — 212821

Le conflit des Balkans

Les pourparlers austro-turcs et turco-bulgares sont suspendus.

Saint-Pétersbourg, 31 décembre. — Les *conflits de nationalités et les rivalités* entre les grandes puissances, soulevés par la question des Balkans, semblent entrer dans une nouvelle période de tension.

L'opinion de la presse russe reprennent *leur attitude hostile à l'égard de l'Autriche.*

Les négociations austro-turques sont encore loin d'aboutir. L'Autriche se refuse toujours à prendre à sa charge une part de la dette ottomane, et au lieu de 92 millions *réclamés par la Porte, à ce titre, offre* 12 à 15 millions, à titre d'indemnité pour les biens vakoufs.

Les rapports turco-bulgares ne sont pas meilleurs. L'impression pénible causée à *Sofia par le discours du sultan persiste*, et il n'est nullement question de reprendre les pourparlers pour la fixation de l'indemnité.

La presse russe contre l'Autriche

Le dernier mémoire du cabinet de Vienne, relatif aux négociations austro-russes et mettant en relief l'attitude ferme de l'Au*triche, indispose les journaux qui* considèrent ce document comme une nouvelle défaite de la diplomatie russe, résultat de la politique timide de M. Isvolsky ne justifiant

---

FEUILLETON DU 1er JANVIER. — N. 30

VIDOCQ

Le Roi des Policiers

par Marc MARIO et Louis LAUNAY

Puisque le Rouquin la battait et que Françoise la dédaignait, pourquoi ne se consolerait-elle pas avec ce singulier personnage, qui ne pouvait pas dire deux mots sans la faire éclater de rire ?

On s'est déjà aperçu que la chère enfant n'était pas un modèle de fidélité.

De son côté, l'enfant de la place Maubert voyait bien l'effet qu'il produisait sur l'inflammable *créature*.

— Décidément murmura-t-il, le regard luisant, je finirai par croire que je serai mieux ici que là-bas.

***

Vidocq, tout en montrant une gaieté exubérante à la parade et tout en paraissant s'occuper exclusivement de donner la réplique au Rouquin, Vidocq réfléchissait profondément.

Il se rappelait tous les détails de la conversation qu'il avait entendue dans la roulotte.

Caron avait dit : demain. Le Rouquin avait parlé de Landrin ; avec les autres paroles échappées au premier la veille, notre ami conjecturait qu'il s'agissait d'une expédition projetée contre le château de Kernilis.

Il fallait prévenir Francine. Vidocq se promit que le lendemain matin il serait au château.

Entre deux coups de pied et quelques gifles échangées entre le Paillasse et Bobèche, Vidocq avait établi son projet.

Du côté de Kernilis, il espérait détourner l'orage ; mais c'est surtout du côté de Brest que le ciel était terriblement menaçant.

Il fallait obliger Mathurin à garder le silence.

Un demi-aveu, de la part du prisonnier, pouvait tout perdre ou au moins tout remettre en question.

Le commis de la marine savait bien que les *moyens de délier les langues* ne manquent pas dans les chiourmes.

Tout ce qu'il avait appris à son ami, le greffier de la justice de paix, était exact.

Il est vrai que Godeau s'était vanté de re*connaître un forçat évadé sous n'importe* quel déguisement, et qu'il se promettait de retrouver Vidocq ; mais en admettant que celui-ci n'eût rien à redouter de ce fonctionnaire présomptueux et bavard, il y avait à Brest des agents autrement forts que cet homme.

Vidocq interrogea tous ses souvenirs. Il n'avait commis aucune imprudence de langage pendant qu'il était au bagne.

Il était sûr de n'avoir point parlé devant Mathurin de la baraque de Comus.

Mais Colo, qui connaissait le lieu de résidence des saltimbanques et qui ne pouvait garder aucun secret, avait dû faire part à Mathurin de toutes ses espérances.

Il avait certainement nommé le Rouquin et désigné l'endroit où il le retrouverait.

Pourtant, le Parisien ne s'était pas confié à Vidocq.

Cela ne prouvait pas qu'il fût resté discret.

Tout en reconnaissant une supériorité marquée à leur camarade Vidocq, Colo et Mathurin, qui se comprenaient mieux, grâce à une similitude de goûts et de langage, pouvaient se confier leurs petits secrets à l'insu de notre héros.

Si le forçat resté au bagne parlait, il n'y avait pas d'illusion à conserver.

Les gendarmes n'auraient aucune peine à retrouver Colo. Vidocq avait toutes les chances du monde d'être repris en même temps que le Parisien.

Fallait-il quitter immédiatement la troupe de Comus ? Non attendu que Francine pouvait, d'un moment à l'autre, faire appel à la protection de son amant.

Vidocq devait rester dans les environs de Kernilis jusqu'au moment où Caron agirait, ou du moins jusqu'au moment où le plan du misérable serait déjoué.

Le point capital était d'empêcher Mathurin d'ouvrir la bouche.

La parade était terminée.

— Suivez ! suivez la foule ! glapissait Comus, son associé et toute la troupe.

L'orchestre exécutait un des plus bruyants airs de son répertoire.

Les Bretons, qui ont toujours dans l'oreille la grande voix de la mer, sont plus symphonistes que mélodistes.

La musique marchait, c'est tout ce qu'il leur fallait.

Vidocq avait besoin de questionner de nouveau adroitement Colo.

Il remonta dans la voiture du Rouquin.

Quand notre ami entra, il surprit la Gipsie, dans son costume étincelant de paillettes et très décolletée, un peu trop près du Parisien.

Vidocq ferma les yeux. Il aurait été ridicule en ne se montrant pas indulgent.

Et puis, la femme du Rouquin pansait peut-être les plaies du fugitif.

La Carline devint rouge comme une pivoine. Elle s'envola avec la légèreté d'une sylphide.

— Tu vois, dit joyeusement Colo, ca commence à aler mieux.

— *Oui, oui, je m'en aperçois*, répliqua placidement Vidocq.

La Carline, obéissant à un second mouvement, reparut à la porte et fit signe à Vidocq de venir lui parler.

— Tu sais, dit-elle, il n'y a rien entre moi et le Parisien... C'est toi que j'aime et que j'aimerai toujours.

— Allume ta pipe ! repartit notre *héros*, répétant inconsciemment, pour répondre quelque chose, une des locutions, favorites du Paillasse.

Il revint auprès de son compagnon.

— Dis donc ! fit Colo, elle est *gironde* la «*largue*» du Rouquin.

— Oui ! s'écria Vidocq, nous avons à nous occuper d'affaires plus sérieuses.

— Tu as raison ; c'est assez parlé de la bagatelle.

— Je suis très inquiet au sujet de Mathurin.

— C'est vrai, le pauvre bougre ! il n'a jamais eu de veine.

— Ne devait-il pas te suivre ?

— Mais oui... Tu sais bien que nous devions nous trotter ensemble... Quel dommage que tu aies voulu faire bande à part.

— Nous ne pouvions tous les trois prendre le même chemin.

— Tant pis ! car nous serions ici tous les trois.

Vidocq avait appris ce qu'il voulait. Mathurin devait, lui aussi, débarquer chez Comus.

Notre ami répondit :

— Tu lui avais dit, n'est-ce pas, que le *rendez-vous général était ici ?*

Le Parisien commença à ouvrir de grands yeux.

Oui, il avait prévenu le compagnon de chaine de Vidocq, mais celui-ci n'en était pas instruit, croyait-il.

— Bah ! pensa Colo, il est inutile de m'épater une fois de plus : cet animal-là connait tout. Il nous aura surpris en train de jaboter... Et, qui sait ? en nous écoutant, il a peut-être eu l'idée de venir à Landerneau. Il faut que je me renseigne à ce sujet.

Le Parisien continua tout haut :

— Voyons, comment savais-tu que nous arriverions chez le Rouquin ?

— Et toi, comment savais-tu que tu m'y *rencontrerais ?*

Cette réplique déconcerta le Parisien, malgré tout son bagout.

— N'empêche essaya-t-il de répondre, que si j'avais parlé moins fort à Mathurin...

— *C'est de lui qu'il s'agit.*

— Tu as de ses nouvelles ?

— Oui, et j'ai appris ce qui s'était passé au bagne après notre départ.

— Ah ça ! tu es donc de la «*raille*» ?

— Moi, je ne suis pas de la police. Si j'en étais, je ne craindrais pas l'arrivée prochaine des gendarmes.

Le Parisien changea de couleur :

— Tu as peur d'un «*avaro* ?» balbutia-t-il. Tu sens les hirondelles de potence ?

— Oui.

— Il raconta brièvement, sans dire d'où *il tenait ces renseignements*, la scène du bagne entre Mathurin et Camouset.

Il termina ainsi :

— Tu vois que nous ne sommes pas à la noce.

Mathurin va casser du sucre et désigner l'endroit où nous nous sommes réfugiés.

— Bon Dieu de nom de Dieu ! jura Colo; si jamais il nous fait retourner à la petite marine, je le refroidis.

— Tu aurais plus sagement agi en ne le renseignant pas.

— Quoi ! quéqu'tu veux ! c'était un ami... je ne connais que ça moi... je ne pouvais pas supposer qu'il agirait comme une «pochetée»... Ah ! là !là ! Un homme qui a cinq pieds six pouces ; si c'est pas z'honteux... moi, mon vieux ! on me couperait la langue en quatre qu'on ne me ferait pas débiner un truc qui regarde les *camaros*.

— En effet, répliqua Vidocq, ne pouvant s'empêcher de sourire, le moyen serait mauvais pour provoquer les indiscrétions.

— C'est pas tout ça ! reprit le Parisien. Faut nous *patiner* et cavaler loin de cette boîte.

— Mais tu ne peux pas marcher, mon pauvre Colo.

— Tu me porteras... Que je suis bête ! Les *cognes* s'étonneraient de te voir un tel paquet sur les épaules et ils demanderaient nos papiers.

— Ecoute ! s'écria Vidocq, nous pouvons encore nous tirer de là.

Le Parisisen retrouva sa bonne humeur.

— Avec toi, il n'y a jamais à craindre d'être *chopé marron* (pris en flagrant délit), si tu t'en donnes la peine, on ne nous repincera pas.

— *Pour cela, il faut que tu me fasses une* promesse

— Je te jure sur la tête...

Vidocq interrompit le Parisien, qui levait déjà la main droite en l'air et qui crachait sur le plancher

— Pas de serment, dit-il, une promesse me suffit

Il ajouta avec mélancolie :

— Est-ce que dss forçats peuvent jurer quoi que ce soit ? ne sommes-nous pas au ban de la société ?

— La *socilliété*, répéta le naturel de la place Maubert, je m'asseois dessus, puisqu'elle a un banc... Parle, mon vieux François, je crois tout ce que tu voudras.

— Eh bien ! mon ami Colo, je ne te demande qu'une chose.

— Vas-y.

— C'est de ne pas bouger avant que je t'aie fait signe.

(A suivre).